

Daniel Vidal

Hubert Bost, Pierre Bayle historien, critique et moraliste

Turnhout, Brepols, « Bibliothèque de l'École des
Hautes Études, Sciences religieuses », 2006, 276 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Daniel Vidal, « Hubert Bost, *Pierre Bayle historien, critique et moraliste* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-18, mis en ligne le 12 février 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/3876>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/3876>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Daniel Vidal

Hubert Bost, *Pierre Bayle historien, critique et moraliste*

Turnhout, Brepols, « Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses », 2006, 276 p.

Pagination de l'édition papier : p. 115-283

- 1 Bayle de religion réformée, Bayle passé un temps bref au catholicisme, puis revenu à sa première confession, Bayle nomadisant au gré des persécutions et des interdits, polémiquant, et composant à l'aube des Lumières une œuvre ardente, métisse, érudite et fluide, où nul événement, touchant la religion, l'histoire politique, la philosophie morale, ne pouvait laisser indifférent cet « intellectuel » passionné de débats, de rigueur, et de libre examen des choses et des hommes. À l'occasion du tricentenaire de sa disparition (né en 1647, Bayle meurt en 1706), Hubert Bost avait livré sur le philosophe de Rotterdam un premier ouvrage (*Pierre Bayle*, Paris, Fayard, 2006 – Cf. dans *ASSR*, 134-14, 2006), décisif pour la compréhension d'un personnage dont la biographie était entièrement revisitée et approfondie sur la base de ressources archivistiques en partie inédites. Le nouvel ouvrage de H. Bost s'inscrit naturellement dans le prolongement de cette première livraison, mais, par la multiplicité des thèmes abordés, et la gamme parfaitement maîtrisée des interprétations proposées, constitue bien plus qu'un supplément documenté au livre princeps. Si l'on voulait risquer une analogie à partir de l'œuvre de Bayle, on pourrait dire que ce deuxième ouvrage opère par rapport au précédent, ce que les *Éclaircissements* proposaient au *Dictionnaire historique et critique* du philosophe : un gisement de recherches et de questions qui ont peu à peu dessiné la figure de Bayle, telle que sa biographie nous en laisse aujourd'hui mémoire vive, de même que ses « éclaircissements » constituaient un corpus relativement autonome par rapport au Dictionnaire. Au demeurant, H. Bost a organisé cet ouvrage non pas du tout comme un complément à son *Bayle*, mais comme une variation de points de vue, de perspectives et de « regards » qui composent un portrait intellectuel de Bayle pris au vif de ses interventions dans les disputes et controverses en tout registre où ses compétences, sa curiosité, et sa vigilance intellectuelle, l'autorisaient à prendre place.
- 2 L'ouvrage, qui regroupe plusieurs textes publiés en diverses revues ou actes de colloques, d'accès parfois difficile, se distribue en quatre grands « territoires » : qu'en est-il de la position de Bayle sur les questions touchant aux raisons hérétiques et déraisons d'enthousiastes ? En quoi Bayle « journaliste » est-il un maître dans l'acte de lecture ? Selon quels arguments, et quelle méthode, constitue-t-il ses « dossiers » d'histoire religieuse ? De quelles conditions politiques et éthiques relève l'affirmation non négociable du principe de tolérance ? H. Bost rappelle en ouverture la « méthode » paradoxale de Bayle, cette écriture s'aventurant, sans système *a priori*, et sans positionnement en absolu, en des explicitations de textes et de thèmes, mue par le seul ressort de sa propre éthique : ne rien écrire qui ne soit démontrable, mais aussi bien soumis à discussion – ne rien avancer comme hypothèse qui ne soit garanti par un réseau serré de preuves, mais obéissant aussitôt au principe fondateur d'incertitude. Non que la pensée baylienne relève de quelque relativisme, où toutes choses seraient égales par ailleurs. Car c'est précisément cet ailleurs, et cette différence originelle, qui concernent au premier chef le philosophe : toute son œuvre témoigne de la place centrale accordée à cette catégorie de la différence, qui permet à Bayle, ainsi que le propose H. Bost, de « déconstruire » les systèmes de pensée, les idéologies et les discours justificateurs, avec la précision, et la virtuosité, dont sait faire preuve cet analyste majeur des faits historiques et culturels. Entre Robert Burton et son *Anatomie de la mélancolie*, et Cioran et son *Précis de décomposition* : Bayle et son grand œuvre, son *Dictionnaire*, ses *Pensées diverses sur la comète*, ses *Nouvelles de la République des Lettres*, ses débats avec les théologiens catholiques et ses coreligionnaires – le scalpel de l'anatomiste, le désenchantement du moraliste. Une telle disposition d'esprit – qui ne cesse de

dialoguer avec autrui, de s'installer dans l'argumentaire adverse pour le mieux désenchanter, et de faire objection à soi-même –, interdit par principe la constitution d'un système alternatif. Sans doute est-ce, – pour nous qui, pour partie assumant l'héritage de Bataille, habitons un univers que nous concevons désacralisé et dé-codifié –, l'une des raisons capitales qui nous rend attentif à la « contemporanéité » de plus d'une intervention de Bayle dans le champ des sciences humaines.

- 3 Contestant, dans sa discussion sur les présages astrologiques, toute croyance en des signes annonciateurs de malheurs, il ne tord pas seulement le cou à tout un système de crédulité : il pose le cadre dans lequel mythe et science, institution de l'imaginaire et sciences humaines « rigoureuses et cohérentes », entrent en intrigue. La relation de l'ordre du croire et de l'ordre du savoir n'est pas une relation simple, dans la mesure où les deux ordres obéissent à des régimes de sens différents. Sans hésiter, Bayle applique la raison cartésienne à l'histoire ainsi entendue comme science, et participe ainsi à ce que H. Bost appelle un « salutaire désenchantement du ciel » : le « ciel » n'est pas siège de signes, et nulle intention de « signifier » ne s'y lit. Mais du même coup, l'univers du croire est rapatrié dans le champ de la « subjectivité », qui relève d'autres exigences, et d'autres raisons. Sans doute ces *pensées diverses* ouvrent-elles son œuvre à des prises de position radicales en matière de tolérance, d'hérésies et de disputes religieuses, mais aussi en philosophie de l'histoire. Sa proximité avec Hobbes, dans le traitement de la question des rapports entre droit et religion, témoigne d'un « pessimisme anthropologique » qui court au long de ses écrits, et de façon explicite lorsqu'il aborde le thème de la conscience, au croisement de toute « croyance » et de tout examen « rationnel » des faits et des valeurs. Si l'histoire n'est pas accomplissement de quelque prophétie, si donc l'homme est renvoyé à sa propre responsabilité « civique » et politique, alors le principe de conscience se déploie au centre de toute situation historique. Pour le meilleur, lorsque la raison triomphe des préjugés et des contraintes confessionnelles. Pour le moins bon, ou le pire, lorsqu'elle est soumise aux impératifs du prince, aux fanatismes venus du profond d'une croyance érigée en « vérité », ou aux « obliquités » des discours et des pouvoirs. Désenchanter le ciel est parfois enchanter indûment le monde : tel est, sans doute, le lieu même de ce que H. Bost définit à plusieurs reprises comme « l'énigme » baylienne, source de désabusement – la violence et l'intolérance sont le propre de l'homme – en même temps que de réveil – toute conscience peut être « errante », mais il convient de l'accepter ainsi.
- 4 Car cette errance propose un défi. Faux prophètes et fanatiques doivent sans doute être soumis à la plus sévère critique : manipulateurs et imposteurs, ils trompent les moins avertis de leurs fidèles. Mais critique implacable n'est pas anathème. Comenius est certes, aux yeux de Bayle, un « fanatique ». Mais il n'en discrédite pas pour autant l'œuvre proprement « pédagogique » que l'on retient aujourd'hui de l'humaniste tchèque porteur d'une généreuse utopie. Plus généralement, lorsqu'il aborde le problème des hérésies, et la conduite à observer à leur endroit, Bayle peut bien se dire fidèle à l'orthodoxie réformée, il n'empêche : c'est cette occasion qui l'autorise à développer l'argument philosophique de la tolérance. D'une part, la notion même d'hérésie comporte à ses yeux quelque chose « de problématique, de partial, de flottant », ainsi que le précise H. Bost ; et pour cette raison, la raison des hérésiologues, cette « nation moutonnaire », est décidément déraisonnable, quand elle n'est pas purement et simplement criminelle, et attentatoire aux exigences de la religion. Mais poser la question de la tolérance est par là même s'obliger à penser la « vérité » comme « question » bien plus que comme « réponse ». C'est ainsi que procède l'écriture de Bayle : jamais entièrement « maïeutique », qui suppose un rapport de dévoilement progressif de la réponse ; mais largement « improvisé », en un « mouvement de la pensée qui se surprend elle-même » selon les termes d'Henri Bost. La grande aventure de Bayle « journaliste » et maître d'œuvre des *Nouvelles de la République de Lettres*, est tout entière organisée en fonction de cette injonction propédeutique : parler au plus grand nombre, croiser les points de vue, perspectives cavalières ici, là lumières rasantes, selon un « appétit » de lectures et une curiosité d'esprit que se reconnaît Bayle, et une vaste mobilité de thèmes et de réflexions. Plus il témoigne des blessures de son temps, plus il se hausse à des niveaux de considérations qui prennent valeur « universelle ». La révocation de l'Édit de Nantes hante ses écrits et sa correspondance : il s'élève contre la version officielle légitimant cet

acte de répression totale, et prend appui sur cet événement tout de souffrances pour démasquer les dérives d'un pouvoir outrepassant ses droits. S'il demeure fidèle au principe monarchique, à l'égal des Églises de la Réforme, c'est sous condition de distinguer radicalement l'espace du politique de cet espace privé où doit s'inscrire la religion – et s'y tenir. Chaque fragment d'histoire est pour Bayle occasion de proposer des éléments d'une philosophie de l'Histoire. Celle-ci, on l'a vu, relève d'une approche fondée en raison, quand même elle apparaît contraire à toute rationalité. S'agit-il de prendre part aux querelles internes de la Réforme, sociniens contre orthodoxes, coccéiens contre voétiens, il prend de la hauteur. Non pour dire une « vérité », mais pour faire trembler les certitudes. Il écrit : « Plus j'étudie la philosophie, plus j'y trouve d'incertitudes ». Et cela est fondamental. Comme est essentiel son attachement au cartésianisme : méthodologie du doute et de l'incertitude se mêlent ainsi chez Bayle en un seul acte intellectuel. H. Bost souligne que « la critique des préjugés conforte la critique protestante de la tradition » – et l'on sait combien âpres avaient été, aux Provinces Unies, les débats entre partisan et adversaires de Descartes, notamment concernant l'interprétation de l'Écriture (polémiques entre Louis Meyer et Louis Wolzogue, entre celui-ci et Labadie, etc.). Loin de tout esprit de compromis, Bayle s'en tient à une posture tierce, rappelant que l'ordre du croire est irréductible à celui du savoir, et que celui-ci se définit par l'évacuation de toute explication transcendante, et par la « mise en doute radicale des savoirs antérieurs ». Ce réquisit d'examen ne procède pas, souligne H. Bost, « d'un protocole purement rationnel », mais de « critères existentiels ». Ce qui habilite, au cœur de la philosophie, le « sujet de l'énonciation », par qui un vécu personnel engendre la formulation d'une éthique.

- 5 La dimension éthique de l'œuvre baylienne se ressource en permanence dans l'acte de lecture, auquel H. Bost consacre un très riche et stimulant chapitre. Au *cogito* cartésien, il propose en contrepoint le *lego* de Bayle, à son tour fondateur de soi-même et du rapport à autrui, dans la mesure où lire ne se comprend que sous condition d'un échange permanent avec tout autre, avec qui Bayle entre en correspondance. Cette relation dialogique forme un réseau d'acteurs constituant cette « république des lettres » annonciatrice des Lumières à venir. Si Bayle ne procède pas, ici pas plus qu'en tout autre lieu d'intervention, de façon réglée et systématique, mais de façon « anarchique », nécessairement fragmentaire et discontinue, ce n'est pas seulement pour demeurer toujours en état de vigilance et de disponibilité à ce qui s'écrit et circule en son temps et sur son temps, mais parce que cette guise de lecture vaut pour lui voyage intérieur. Ses lectures lui sont ce que sont pour Jean-Jacques les promenades solitaires – des « rêveries » et des constructions identitaires, aussitôt mises en jeu, parce que sujets de commentaires et de critiques. Si bien qu'une relation intime s'établit entre ces « lectures et écritures emboîtées », et la conception du savoir comme ensemble nécessairement « morcelé et incomplet », dont Bayle avait pleine conscience. Cette pensée « toujours en déplacement » que présente H. Bost méditant sur cette passion du lire, se met en permanence en jeu – et « jeu » doit ici s'entendre, propose l'auteur, comme ces activités ludiques déployant des trésors d'invention et de combinatoire pour des « constructions en tous sens », toujours modifiables et en évolution. Plaisir du lire, plaisir du texte – Bayle conjugue ces deux passions avec assez de distance ironique pour qu'on soit assuré qu'il ne veut occuper aucune posture d'autorité.
- 6 Ce principe vaut pour l'ensemble de l'œuvre. Dans la critique implacable de *l'Histoire du calvinisme* de Louis Maimbourg, Bayle défait avec précision le montage discursif utilisé par l'auteur catholique, et son argumentation, ses fausses preuves, la perversion de ses références, etc. Fidèle à sa religion profanée, il accuse. Mais, fidèle à son éthique du doute, de la tolérance, du soupçon, il récuse aussi bien les arguments apologétiques que d'autres auraient pu utiliser dans la défense de la Réforme. Que dit-il à propos des accusations portées par chacun des « partis religieux » contre l'autre ? : « Dispute là-dessus qui voudra, pour moi je veux être pyrrhonien ; je n'affirme ni l'un ni l'autre, & cela me suffit pour ne trouver, dans toutes ces guerres, aucun préjugé légitime contre la divinité de ma religion ». Réformé, il est de cet engagement un témoin sans défaillance. Mais cette allégeance revendiquée l'autorise à une liberté d'historien, capable de reconnaître à toute « conscience errante » ses droits, sachant, ainsi que le note H. Bost, que « la vérité ne peut être que minoritaire ». Alors nulle « synthèse

globale », nul « grand récit mythique », ne peut valoir en science historique. C'est pourquoi, selon l'heureuse formule de l'auteur, « l'écriture de l'histoire est un acte vulnérable » – de toute histoire, mais plus encore de « l'histoire immédiate ». Vulnérable parce que prenant nécessairement en charge des « matériaux » disparates, lacunaires – mais surtout parce qu'exigeant une attitude décomposable « en plusieurs facettes ». Ainsi en va-t-il de son analyse de « la glorieuse Révolution d'Angleterre » : regard de croyant exilé, posture critique, obligation d'objectivité, pessimisme fondé en raison.

7 Cette conscience aiguë de la fragilité de l'histoire telle qu'elle est écrite, présentée, représentée, renforce Bayle dans sa lutte contre l'intolérance dont le christianisme fit preuve au long des siècles, Rome, bien sûr, mais la Réforme aussi bien – l'affaire Servet est en toutes mémoires. Face aux discours d'exclusion, dont la révocation de l'édit de Nantes est l'aboutissement et l'amplificateur, le devoir du philosophe Bayle est de « démonter la corruption du langage » qui autorise les anathèmes et les mises à mort. Ce que H. Bost nomme « la mystification sémantique ». Contre cette langue sans aveu, une éthique de la parole s'impose, tissée d'ironie socratique, de « montée en généralité » des affirmations « locales » pour décider ou non de leur « universalité », de variations des thèses et leur mise en contrariété – bref, une telle parole est une parole non falsifiable, et, à ce titre, « dernier rempart de la vérité éthique et historique », et « seul acte capable d'être posé face à l'injustice ». H. Bost dessine ainsi la figure d'un « intellectuel » exemplaire, animant des réseaux de lettrés, produisant, par des maillages insoupçonnés de textes, des régimes de sens tenus jusqu'ici pour vains ou improbables, et un nouvel espace public de délibération. La répression qui accable les Églises réformées en France l'afflige. De cette affliction, il ne prend pas prétexte, au contraire de Jurieu, à prophéties ou appels à insoumission. Il soutient en toute sa plénitude et son efficacité, la thèse d'une tolérance qui s'accommode mal de toute « vérité doctrinale » qui « ne peut plus servir de point fixe ». Contre cette « honte du christianisme » que constitue tout procès d'exclusion et toute forme de contrainte, Bayle sait bien qu'il ne sert à rien de nier l'omniprésence de la violence dans l'histoire dont se nourrit son pessimisme. Entre droit et religion, entre ordre et réalité sociale, entre pouvoir et conscience, et afin de conjurer tyrannies et séditions, H. Bost démontre avec force que, dans son œuvre, dans son existence « citoyenne », dans sa fidélité à la Réforme, en rupture avec quelques-uns de ses plus éminents théologiens – Merlat, Jurieu –, mais en communion avec d'autres, dont Mélanchon, Bayle n'a cessé de sacrifier « la conscience individuelle », distinguant ce qui relève de la légalité juridique, et ce qui ressortit à la légitimité morale. En des périodes de tensions politiques, ou religieuses, poussées à leur limite extrême, seule cette conscience, parce que libre, est souveraine, et capable de résistance. Elle doit, écrit H. Bost, être « sanctuarisée ». Par ce nouvel ouvrage, au plus près des jours et des travaux du philosophe de Rotterdam, et d'une écriture érudite et sereine, H. Bost nous offre, en la figure de Bayle, une leçon d'éthique pour un monde qui se consume en sa propre fureur.

Pour citer cet article

Référence électronique

Daniel Vidal, « Hubert Bost, *Pierre Bayle historien, critique et moraliste* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 136 | octobre - décembre 2006, document 136-18, mis en ligne le 12 février 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/3876>

Référence papier

Daniel Vidal, « Hubert Bost, *Pierre Bayle historien, critique et moraliste* », *Archives de sciences sociales des religions*, 136 | 2006, 115-283.

Droits d'auteur

© Archives de sciences sociales des religions
